



sappho

par

bebelutine

1. si tu voulais
2. mourir d'etre trop aimée
3. amertume en Noir et Rose
4. Ma Mort



si tu voulais

Si tu le voulais nous deux
Par les chemins blêmes que la brume assassine
Nous partirions heureux
Vers les champs languissant que l'horizon dessine.
Je tresserais pour ton cou blanc
Un collier de ses longues fleurs rouges
Et tu t'endormirais aux heures où rien ne bouge
Avec à ton cou, tes beaux bijoux de sang
Mon sang, fiévreux et troublé
Qui crie en silence son envie
D'aller au tien se mêler
Pour transmettre à ton cœur toute ma folie
Belle, si tu prenais pitié de mon chagrin
Ce soir nous dormirions ensemble
Et tu recueillerais dans tes mains
Mon pauvre cœur qui tremble
Mais ce que je confie au papier,
Ne passe pas la barrière de ta porte,
Pour aller te retrouver.
Une lettre qu'on n'ouvre pas est une lettre morte.
Ma belle n'a que faire de mes maux.
Oh ! Si elle voulait me lire, un peu, rien qu'un peu
Mais la plainte de mes pauvres mots
N'atteint pas ses yeux.



mourir d'etre trop aimée

Je regarde les étoiles,
La nuit est si belle
Et la lune étincelle,
Une vierge grecque sous ses voiles.

Mais je me trompe, rien n'est vrai
Les voiles sont dans mes yeux,
Et une douce torpeur que je connais
S'empare d'eux

Je rêve de ton visage
Sens tes bras contre moi
Je contemple ce tendre paysage.
Ton visage doux, seul paradis pour moi

Mais que ce passe-t-il ?
Dans les deux lacs de tes prunelles vertes
Soudain tes larmes brillent
Et trouble tout mon être.

Ne pleure pas mon amour
Serre moi jusqu'au petit matin.
Dans tes bras ou je me sens si bien
Que je voudrais y mourir, contre toi pour toujours.

Tes lèvres bougent
Je n'entends pas les sons.
Ah si, j'entends, tes lèvres rouges
Disent et redisent mon nom.

C'est étrange, ce souvenir qui revient.
Je pense à ce jour de juin.
Où tu suppliais pour prendre ma main.
Je t'ai donné mes lèvres, tu t'en souviens ?

Pourquoi toutes ces images
Qui me reviennent en masse.
Ces voix, ses rires, ces mirages,
Dans mes yeux c'est toute ma vie qui passe.

Tu a peur, de nouveau tu pleure,
Je voudrais te rassurer.
Te dire qu'il ne faut pas avoir peur,



Que je ne fais que rêver.

Rêver ? Pourtant je me sens happée
Par le vide du ciel. Je quitte terre.
Peu être que je me souviens ; cet éclair de lumière,
Mon corps qui tombe tout à l'heure. Il m'a tuée.

Moi qui disais toujours qu'il n'oserait jamais.
Moi qui voulais toujours, ma belle, mourir dans tes bras.
Ce n'était pas un rêve, et cette torpeur là je ne la connais pas
Je veux parler, mais rapidement vaincue, je me tais

Dis à tous nos amis que je les ai aimés
Et mes mauvais coups puissent-ils les oublier
Tu lui diras à lui si tu peux le trouver
Que j'aurais pu l'aimer, si tu n'avais pas existé.



amertume en Noir et Rose

Tes yeux pâles
Couleur de lune
Allument en mon âme
De ténébreuses rancunes

Ta bouche menue
Au goût d'interdit
Qui aurais jamais crut
Qu'un jour je la maudis

Ton odeur sucrée
mélange délicat
de l'odeur du manguier
et de celle du tabac froid

Et ta silhouette noire qui dans mon ciel rose
signe de notre histoire une fin morose



Ma Mort

C'était la nuit, dans mon rêve, nous dormions ensemble.
C'était le rêve familial où nos deux corps s'assemblent.
Las la belle ! Bercée par tes soupirs.
J'oubliais d'inspirer l'air. Belle je me savais mourir.
Mais je craignais, en gonflant mon buste,
De déranger ta tête posée contre mon coeur.
Et te voir veiller pour que je vive encore.
Me semblais au-delà de l'injuste.
Et je fermais les yeux.
Et je luttais toujours
Arrachant à la mort une minute d'amour.
Dans mes poumons le vide allumait un feu.
D'ont les braises montais jusqu'à ma tête.
Mon coeur se mêlait à la fête.
Et battait si vite et si fort
Que je craignais qu'il ne t'éveille et ruine mes efforts.
Apparut dans notre chambre une femme.
Que la mort sois un homme m'aurais paru moins cruel.
Tant je souhaitais Ô ma triste Belle, Ô ma triste dame.
En mourant pour toi t'être à jamais fidele.
Las cette femme tendant son doigt vers moi
Me contraignait à la suivre.
Mais mon esprit était en joie,
Je te savais me survivre.
Je n'avais de regrets que de ne plus revoir
Ce que cachent tes longs cils tant aimé.
Et l'affreux désespoir
D'accueillir ton éveil par mon corps immobile et glacé.
Et je rêvais toujours.
Et je rêvais encore.
Et la mort mon amour
M'éloignais de ton corps.
Dans des plaines désolées.
La mort au long manteau,
Longtemps me fit marcher,
Au rythme de sa faux.
Passant par les enfers
Le long des feux sacrés
La mort foulait à terre.
Les plaintes des suppliciés.
Dans le vaste foret que je quittais trop tôt.
Tout ce que je touchais répétait ton visage.

Je voyais ton reflet dans chaque flaque d'eau.



J'apercevais nos corps si loin, pourtant, de ce rivage.
Me penchant sur l'eau, le bref instant ou la mort le permit.
J'aperçus sur le visage de mon cadavre abandonné.
Le sillon humide d'une larme. Mais il y avait aussi,
En esquisse sur mes lèvres serrées, la trace d'un sourire apaisé.
Dans une grotte sombre
Ou la mort me conduisit,
Je vis travailler les ombres
Des criminels punis.
Il siégeait aussi, derrière un petit bureau de fer
Hadès, qu'on dit cruel roi des enfers.
Piégé par son bureau, ce timide fonctionnaire
Tremblais devant la mort et de prestance il n'avait guère.
Il remplissait un parchemin fort long.
D'une longue plume couleur de soir
Couvrait la feuille rouge de triangles et de ronds
Eclatant de rire la mort m'entraîna dans le noir.

C'est alors que je la vis. Dans le poudrolement d'or que jetait son trône
C'était Perséphone, des noirs enfers, la reine immaculée.
Du bout de la voix elle demandait sa rituelle aumône.
N'ayant rien emporté, je déposait à ses pieds ma chevelure sacrifiée.
Du corps de celle qui serais ma reine éternelle
Je n'osais regarder plus, que ses chevilles cerclées d'or.
Ses doigts me touchèrent alors.
Et son visage m'offrir un spectacle cruel.
C'était ton visage ma trop belle.
Que cette démons arborait.
Et je passais l'éternité avec elle.
Quand c'est à toi que je pensais.
Les tortures subies
N'était rien face au mépris.
Qu'avais cette bouche qui te ressemble.
En torturant mon pauvre coeur de cendre.
Et c'est ici ma Belle, ma Dame
Que je m'éveillais tremblante, au fond de mon lit vide.
Dans mon lit point de femme.
Ni toi, ni cette Mort stupide.
Dois-je rire ou pleurer ?
Las ma belle, je ne sais.
Si ce qui fut n'est pas la vérité,
Mon rêve familial où nous dormions ensemble
Ce rêve, ou nos deux corps s'assemblent.
N'était que chimère et n'a pas existé



Les autres fictions de bebelutine :

Jamais vous n'oublierez mon nom <https://www.manyfics.net/fiction-ficid-465.htm>

le silence est d'or <https://www.manyfics.net/fiction-ficid-681.htm>